

Hors pistes

CAROLYN CARLSON, POUR LA BEAUTÉ DU GESTE

La chorégraphe franco-américaine, figure de la danse contemporaine, développe depuis les années 1960 une œuvre graphique méditative qui mêle calligraphie et poésie.

En décembre 2020, Carolyn Carlson a été élue à l'un des quatre sièges de la section chorégraphie, créée en 2018 à l'Académie des beaux-arts. Sous la prestigieuse coupole, l'Américaine longiligne, naturalisée Française en 2019, a rejoint Thierry Malandain, Angelin Preljocaj et Blanca Li. Il est finalement assez logique que la seule chorégraphe lauréate d'un Lion d'or à la Biennale de Venise, en 2006, trouve un fau-
teuil à côté des arts visuels.

Quand elle ne danse pas, la *Blue Lady*, qui, à 77 ans, n'a rien perdu de son énergie, s'adonne à ses deux autres passions, le dessin et l'écriture, sous la forme de calligraphies et de poèmes. À chaque fois que Carolyn Carlson et sa compagnie posent leurs valises dans une salle de spectacle pour se produire, l'une des malles se déploie et se transforme en mini-exposition de ses œuvres graphiques. Baptisé « Le Geste peint », ce projet nomade offre une présentation complète de son univers. Dessins en atelier, croquis de scène et carnets sont indissociables de sa pratique artistique. « J'aime me définir comme une créatrice d'images, explique cette artiste plurielle dans un texte intitulé « Image maker » ; le mot "danse" est trop vague, je préfère parler de "poésie visuelle". Je ne peux séparer la chorégraphie, la calligraphie et la poésie. Tout va dans la même direction. »

« MA MEILLEURE FAÇON DE M'EXPRIMER EST LA SPONTANÉITÉ »
Sa peinture a été présentée pour la première fois en France en juin 2017 à La Piscine, musée d'Art et d'Industrie André-Diligent à Roubaix,



Carolyn Carlson. © Jean-Louis Fernandez

Née à Oakland, dans la baie de San Francisco, en Californie, le 7 mars 1943, de parents d'origine finlandaise, Carolyn Carlson n'a jamais pris un seul cours de dessin. « À l'université d'Utah, j'étais dans le département de danse classique et moderne. J'étudiais aussi les mathématiques et la philosophie, mais pas le dessin. » Le déclic survient à l'âge de 23 ans. « Dans les années 1960, j'ai suivi à New York les cours de mon mentor, Alwin Nikolais. En 1967, on m'a proposé de participer à une séance de méditation zen basée sur la respiration. Cela a été une révélation pour moi qui suis née dans une famille religieuse luthérienne. » Lors de cette expérience, elle est invitée à s'agenouiller face à une feuille de papier, à prendre un pinceau, puis à inspirer et à tracer une grande ligne. « J'ai réalisé cet acte une fois par semaine. J'ai trouvé cela fascinant. Ma meilleure façon de m'exprimer est la spontanéité, comme l'improvisation en danse. »

Depuis, Carolyn Carlson n'a jamais lâché le pinceau. Ses créations, le plus souvent matinales, ne sont jamais préméditées. Elles sont accomplies d'un souffle. Leur auteure semble traversée par un courant, comme si elle servait d'intermédiaire entre un esprit et la feuille. « Même quand je crée une chorégraphie, je me considère toujours comme une passeuse », rappelle-t-elle. Ensuite, viennent sur la page se mêler des mots, des citations et des poèmes, fruits d'un temps de composition et de

lors d'une exposition intitulée « Writings on water », accompagnée d'un catalogue édité par Actes Sud. Elle a ensuite voyagé, entre autres au musée Toulouse-Lautrec, à Albi, et à la chapelle du Méjan, à Arles.

« Le mot "danse" est trop vague, je préfère parler de "poésie visuelle". Je ne peux séparer la chorégraphie, la calligraphie et la poésie. Tout va dans la même direction. »

La galerie Isabelle Gounod a montré à l'automne dernier, à Paris, ces encres sombres et magnétiques qui font cohabiter formes abstraites et poèmes courts. Elles sont une clé pour comprendre le travail chorégraphique de cette icône de la danse. Les deux disciplines activent en effet les mêmes notions de temps, d'espace, de forme et de mouvement.

réflexion plus long. Si la pratique n'a pas varié avec les années. Carolyn Carlson a toutefois délaissé les supports bas de gamme de ses débuts. Elle utilise aujourd'hui des papiers chinois ou japonais capables d'absorber l'encre qu'elle achète à prix d'or chez Sennelier, à Paris.

« Quand vous utilisez votre main pour dessiner, l'émotion remonte directement jusqu'à votre cœur et votre esprit, cela déplace votre âme. »

L'instinct et la maîtrise cohabitent avec harmonie dans le trait de Carolyn Carlson. Ce sont des lignes qui dansent, comme un bras qu'on lance. « Mes meilleures œuvres sont celles que je réalise sans idée en tête. Le grand calligraphe japonais Kazuaki Tanahashi a cette formule : "Qui crée ? Le pinceau, l'encre, le papier ou moi ?" Parfois je regarde ma feuille et je m'interroge : "Comment ai-je fait cela ?" Comme le dit Bob Dylan, "Appelons ça des messages et non des réponses". »

Certaines formes font écho à l'enso japonais, ce cercle réalisé d'un seul trait qui exprime un genre de plénitude. « Selon le danseur de butô Shigeo Mori, j'ai dû être japonaise dans une autre vie », confie la chorégraphe, qui apprécie notamment le *wabi-sabi*, ce concept esthétique nippon qui consiste à voir dans chaque chose une part d'imperfection. « J'aime la philosophie et l'art de vivre des Japonais. Je me souviens, lors d'un voyage, avoir visité des temples où régnait le vide. C'était le signe d'une grande force spirituelle. Lorsque je suis rentrée chez moi, à Paris, j'ai essayé de vivre de la même manière. J'ai tenu une semaine ! »

COMPOSITION, MOUVEMENT, ABSTRACTION...

Carolyn Carlson joue depuis plusieurs années avec le lexique commun de la danse et de la peinture. En 1997, invitée par Hugues Gall, directeur de l'Opéra de Paris, et Brigitte Lefèvre, sa directrice de la danse, elle crée *Signes* avec le peintre Olivier Debré, à la recherche d'un art total. Les toiles de l'artiste expressionniste abstrait Mark Rothko lui ont aussi inspiré des pièces et des poèmes. Ce dialogue avec la peinture se poursuit aujourd'hui à travers *The Tree (Fragments of Poetics on Fire)*, pour lequel elle utilise en décor les tableaux à l'encre de Chine du

peintre et prix Nobel de littérature Gao Xingjian. Pour ce spectacle, qui aurait dû être donné au début de cette année, Carolyn Carlson a réalisé de nombreux croquis préparatoires d'arbres, de pierres, de rochers et de racines. Elle s'est également rendue dans le studio de Gao Xingjian, rue Sainte-Anne, à Paris : « Un lieu incroyable ! »

Ce ballet pour neuf danseurs est une réflexion poétique sur l'humanité et la nature, au bord du naufrage. Après *Eau*, ballet écologique et contemporain sur des images d'Alain Fleischer, *Pneuma* et *Now*, cette œuvre clôt un cycle inspiré par les textes du philosophe Gaston Bachelard. « Cette pièce est très méditative. Je pense qu'elle correspond à l'air du temps. J'espère que cela permettra à chacun de se retrouver. Le monde qui nous entoure est alarmant. »

Plus qu'un hobby, la peinture à l'encre est pour Carolyn Carlson un acte vital, une façon de se connecter à son environnement. « Quand vous utilisez votre main pour dessiner, l'émotion remonte directement jusqu'à votre cœur et votre esprit, cela déplace votre âme. Ce n'est pas le cas lorsque vous tapez un message sur un clavier. J'aime écrire des lettres et aller au bureau de poste ! »

Être au contact de l'autre et des œuvres, Carolyn Carlson l'expérimente constamment. Elle a ainsi dansé au musée de l'Orangerie au milieu des *Nymphéas* de Claude Monet. Depuis 2010, elle confronte la danse à la peinture, la sculpture, l'architecture à travers *Mundus Imaginalis*. Cette création pour six danseurs a vocation à être adaptée aux différents lieux d'exposition. La pièce met en mouvement les corps autour des toiles d'Anselm Kiefer, de Pablo Picasso, de Zao Wou-Ki, de Hans Hartung...

Profitant des répétitions parisiennes de *The Tree*, Carolyn Carlson s'est rendue au musée Marmottan-Monet, où elle a été subjuguée par les œuvres de Vicky Colombet dialoguant avec celles du maître de Giverny*. L'artiste franco-américaine développe une peinture contemplative ayant pour thème central le paysage et la surface de l'eau. Composition, mouvement, abstraction... Voilà qui pourrait donner lieu à une belle collaboration.

JULIEN BORDIER

carolyn-carlson.com

* « Monet/Colombet. Peindre comme la rivière », 14 octobre 2020-2 mai 2021, musée Marmottan-Monet, 2, rue Louis-Boilly, 75016 Paris, marmottan.fr.



Carolyn Carlson, croquis préparatoire pour *The Tree*, création 2021.

© Carolyn Carlson